

TALLEMANT DES RÉAUX ET L'ESTHÉTIQUE BAROQUE DES *HISTORIETTES*

Phillip Wolfe

Tallemant des Réaux a connu en 1960 la consécration de la Pléiade. L'éditeur, Antoine Adam, a ainsi procuré la seule édition valable, toutes celles qui s'étaient succédées depuis la première en 1834 ayant adopté le texte soigneusement expurgé par les premiers éditeurs, Monmerqué et Paris. Mais si nous disposons d'une édition correcte des *Historiettes*, Tallemant des Réaux n'a guère attiré l'attention des dix-septémistes depuis vingt ou trente ans, exception faite de Vincenette Maigne, qui a édité en 1994 un manuscrit inédit de Tallemant conservé à La Rochelle et ayant servi à la préparation des *Historiettes*. En général, lorsqu'on mentionne Tallemant des Réaux, c'est pour citer telle ou telle historiette concernant Malherbe, Mme de Rambouillet, Henri IV, Louis XIII, etc., et non pas pour donner une vue d'ensemble des *Historiettes*. En particulier, la question de l'esthétique qui a gouverné la composition de ce vaste recueil semble avoir été passée totalement sous silence.

On pourrait aborder ce sujet en étudiant d'abord la préface des *Historiettes*, puis en examinant un corpus restreint, mais clairement défini et important de quatre historiettes que Tallemant a consacrées à l'une des familles les plus importantes de l'époque, aux descendants du célèbre Duc de Guise, le chef de la Ligue assassiné à Blois en 1588. Tallemant s'est fait le biographe de ses deux fils, de sa fille, et de son petit-fils, son dernier descendant direct. Nous verrons que dans ces textes Tallemant des Réaux aborde des thèmes que Jim Gaines, dans un intéressant article, avait remarqués comme liés à sa vision de l'aristocratie: la dégénérescence morale et sexuelle et la violence.

La préface de Tallemant, courte mais intéressante, appelle un certain nombre de commentaires. Le ton désinvolte de l'auteur semble

nous convier à ne guère attacher d'importance aux textes qui suivent. "J'appelle ce recueil *Les Historiettes*, parce que ce ne sont que petits Mémoires, qui n'ont aucune liaison les uns avec les autres." Le diminutif du titre, la formule restrictive, la déclaration que les différentes historiettes se succèdent sans aucune liaison, tout conduit à minimiser la portée des textes que le lecteur va lire. La phrase suivante apporte cependant une précision: "J'y observe seulement en quelque sorte la suite du temps, pour ne point faire de confusion." Tallemant a beau continuer son emploi de formules dépréciatives ("seulement en quelque sorte"), il ne peut empêcher que la deuxième phrase ne contredise la première, car s'il observe la "suite du temps," il y aura forcément une liaison entre les historiettes, ne serait-ce que chronologique. Ce ton cavalier et désinvolte provient, sans aucun doute, de ce que Tallemant n'a garde de se présenter comme un auteur. De même que Montaigne, il affirme n'écrire que pour ses amis: "Je donne cela à mes amis qui m'en pressent depuis longtemps." Les *Historiettes* relèvent donc du domaine du familier et du négligé, et auraient formé un contraste très clair avec les *Mémoires* que Tallemant projetait d'écrire sur la régence d'Anne d'Autriche. Il ne les écrivit jamais, et sa célébrité posthume provient paradoxalement des *Historiettes*, qu'il n'eut jamais l'intention de publier, qu'il ne publia effectivement jamais, et auxquelles il s'est certainement senti libre de donner une composition et une organisation différentes. Il s'en explique rapidement, mais sa phrase est importante: "Je le fais d'autant plus librement que je sçay bien que ce ne sont pas choses à mettre en lumière."

Cette notion de liberté dans le texte s'applique au ton de quelques-unes des historiettes, mais je crois qu'il faut y voir aussi, et surtout, un commentaire sur la méthode de composition de Tallemant des Réaux. Le lecteur estimera que cette suite d'anecdotes se développe librement, car il n'y rencontre que rarement des transitions soigneusement agencées d'une historiette à l'autre. C'est certainement à cela que Tallemant pense quand il signale le manque de liaison entre les historiettes. Mais on ne doit pas en inférer que cette composition libre interdise l'existence d'un principe de continuité entre deux historiettes, ou d'un principe de rupture ou de contraste. En fait, la composition de

ce recueil semble se baser sur la notion typiquement baroque que le plaisir de la diversité, du contraste, de la variété, de la surprise, peut attirer le lecteur et le forcer à continuer sa lecture.

On n'a peut-être pas assez insisté sur le fait que chaque historiette, sauf la première et la dernière bien entendu, est inévitablement encadrée par deux autres. Cet encadrement est essentiel, car il détermine l'état d'esprit dans lequel le lecteur aborde une historiette donnée, et l'amène insensiblement à faire des comparaisons lorsqu'il poursuit sa lecture et commence l'historiette suivante. C'est ainsi que Tallemant met en valeur l'historiette consacrée au petit-fils du duc de Guise, Henri II, en la faisant précéder par celle de La Liquière et en continuant après par celle de Madame Dalot, deux bourgeoises pour qui une grande passion a été une question de vie et de mort. La Liquière ne mène certes pas une vie irréprochable. Mariée à un vieux procureur de Castres, elle est fidèle sinon à son mari, du moins à ses amants, car elle n'en prend qu'un à la fois. Pour leur part, ses amants sont prêts à se dévouer pour elle, car ils doivent passer par la chambre du mari pour coucher dans celle de La Liquière. Canabère, un des amants qu'elle avait inscrits sur la liste d'attente, pour ainsi dire, l'abandonne même à la suite d'une de ces aventures nocturnes. La Liquière le remplace par un nommé Gérard, qui meurt hélas de la peste. Après sa mort, elle embrasse passionnément son cadavre, désireuse de ne pas survivre à son amant. Lorsqu'elle est attaquée par la peste, écrit Tallemant, "Elle en eut de la joie et ne recommanda autre chose en mourant, sinon qu'on l'enterrast dans la même fosse où l'on avait mis son amant" (2: 367). L'historiette de Madame Dalot, une jeune fille d'Agen, met également en scène une femme passionnée et fidèle, puisqu'à douze ans elle tombe amoureuse de Dalot et le pousse à l'enlever. Ce qu'il fait non sans difficulté, car ce n'est que dans la rue qu'il s'aperçoit qu'il a enlevé une fille de chambre et non sa maîtresse. Sans hésiter, il retourne chercher celle qui deviendra Madame Dalot, sort par un trou dans la muraille, subit un siège dans un château voisin, puis se réfugie en Savoie avec sa femme. Tallemant souligne la nature romanesque, pour ne pas dire rocambolesque, de cette aventure, en notant que "en ce voyage, la pauvre petite eut bien de la peine à s'empescher d'être

reconnu; elle estoit déguisée en homme" (2: 374). Prise et enfermée dans un couvent, elle est sommée par le conseil d'en haut d'expliquer les circonstances de son enlèvement. Fidèle à Dalot, comme La Liquière à ses amants, "elle dit que Dalot l'avoit enlevée de son consentement, que c'estoit son mari et qu'elle n'en auroit jamais d'autre" (2: 374). La réponse, chez une fille de treize ou quatorze ans, suppose une certaine force de caractère.

Lorsque le lecteur arrive à l'historiette de Henri II duc de Guise après avoir lu le récit des amours de La Liquière, il ne peut qu'être frappé par la première phrase. "Monsieur de Rheims, aujourd'hui M. de Guise, est un des hommes du monde le plus enclin à l'amour" (2:367). Elle lui rappelle la phrase d'introduction à l'historiette de La Liquière, qui précise qu'elle "estoit d'une complexion fort amoureuse" (1:365). Mais la façon d'aimer de Henri de Guise est bien éloignée du dévouement généreux et passionné de La Liquière. Tallemant souligne immédiatement l'aspect bouffon et grotesque des amours de Henri de Guise en précisant que s'il s'attache à séduire des religieuses, il ne pense pas que ses actions puissent déplaire à Dieu, car Dieu, dit-il, est "trop honnête homme pour craindre d'être cocû" (2: 369). La suite de l'historiette insiste sur l'inconstance de Henri de Guise dans ses amours et dans sa politique. Après avoir épousé la comtesse de Bossu, il tombe amoureux de Suzanne de Pons, fille d'honneur de la reine. Mais là où la passion ennohlissait la vie de La Liquière, celle de Henri II pour Suzanne de Pons le rend ridicule devant toute la cour, et Tallemant multiplie les anecdotes pour le prouver. Appelé à servir dans l'armée en Flandres, le duc de Guise se rend plutôt à Fontainebleau, où sa maîtresse prend les eaux. Là, écrit Tallemant:

pour le moins aussi fou qu'à Paris, il prit des eaux parce qu'elle en prenait; il les prenait à mesme heure qu'elle, et avec les mêmes précautions. Soit qu'il fust plus échauffé qu'elle, il les rendoit fort mal quoyqu'elle les rendist fort bien. Pour y remédier, il luy prit une de ses jupes et se la mettoit quand il heuvoit, et cela sérieusement. Toute la cour l'a veu en cet estat quinze jours et davantage. (2: 371)

Henri de Guise écrit à sa femme "qu'il estoit vray qu'il l'avoit espousée, mais que tant de docteurs l'avaient asseuré qu'elle n'estoit point sa femme, qu'il estoit obligé de les en croire" (2: 370). Comme on pourrait s'y attendre, l'inconstance du duc de Guise s'étend également au domaine de la politique. Lorsque le Cardinal de Richelieu cherche à lui ôter ses bénéfices de l'archevêché de Reims pour la bonne raison qu'il avait épousé en secret une troisième femme, Anne de Gonzague, le duc de Guise trahit son pays et passe au service de l'Espagne.

Il est clair que Tallemant est séduit par ce personnage assez fantasque et qu'il cherche à égayer son historiette par le moyen d'anecdotes plus ou moins risquées et de bons mots. Le lecteur ne peut qu'être frappé par le contraste avec la sombre conclusion de l'historiette de La Liquière, d'où le comique est totalement absent. Et lorsque le lecteur lit dans l'historiette suivante la déclaration de la jeune Madame Dalot que "Dalot l'avait enlevé de son consentement, que c'estoit son mari et qu'elle n'en auroit jamais d'autre," il ne peut que penser aux multiples mariages du duc de Guise dans l'historiette qu'il vient de lire. L'historiette du duc de Guise est ainsi bien au centre d'un petit triptyque sur la nature de l'expérience amoureuse, qui suscite chez le lecteur pitié, admiration, étonnement, amusement, indignation, bref une variété d'émotions dans le court espace de dix pages. L'esthétique de cette séquence: La Liquière-Henri de Guise-Madame Dalot repose donc sur le plaisir qu'une esthétique baroque trouve dans la variété, dans l'imprévu, et dans la juxtaposition des contraires. C'est la seule explication possible du placement de l'historiette d'un aristocrate aussi célèbre que Henri de Guise entre celles de personnages aussi obscurs que La Liquière et Madame Dalot.

L'historiette consacrée à Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conty, fille du duc de Guise, est précédée par les historiettes de deux frères, M. de Bellegarde et M. de Termes, et suivie par celle du poète Philippe Desportes. Cela montre d'ailleurs qu'il convient de nuancer la déclaration de Tallemant selon laquelle ses petits mémoires n'ont "aucune liaison les uns avec les autres," car quelle liaison plus naturelle de que de traiter deux frères successivement? L'historiette

de M. de Bellegarde est intitulée “M. de Bellegarde et beaucoup de choses de Henri III,” et celle de Desportes contient aussi “beaucoup de choses” concernant le règne de Henri III. Tallemant nous signale notamment que le poète a quitté le parti du roi pour devenir ligueur. Donc l’historiette de la fille du duc de Guise est placée, assez logiquement, entre deux historiettes qui évoquent la cour de France dans les années 1580, époque où la Ligue, que dirigeait son père, était tellement active.

L’historiette de M. de Bellegarde relève le caractère courageux, mais avare et difficile du courtisan de Henri III, puis se détourne assez rapidement pour noter le tempérament arbitraire, mol et efféminé du souverain, dont l’attitude se communique à la cour. “Pour revenir à M. de Bellegarde, il pouvait bien avoir pris aussi d’Henry III le ragoust qu’il vouloit avoir une fois à Essone, où on le vit courir après un vieux postillon, sale, laid et vieux pour le sodomiser” (1: 30). Lorsque le lecteur aborde l’historiette de Mlle de Guise, longue de quatre pages seulement, il constate que la première moitié du texte ne la mentionne même pas, mais évoque de nouveau le climat dissolu de la Renaissance en prenant comme exemple cette fois l’immoralité des Guises, plus précisément de la grand-mère et de la mère de Mlle de Guise. Issue d’une telle race, elle ne peut manquer d’avoir des amants, dont Tallemant narre les aventures. Un surtout semble l’intéresser, “le brave Givry,” car dans la foule des courtisans il se distingue par sa fidélité, sa bravoure, et sa sincérité. S’il n’achève pas la conquête de la princesse, ce n’est pas sa faute. Ayant grimpé courageusement à une échelle de corde pour rejoindre sa maîtresse, il la trouve habillée par galanterie en religieuse. “Il fut tellement surpris de trouver une religieuse au lieu de Mlle de Guise, qu’il luy fut impossible de se remettre, et il fallut s’en retourner comme il estoit venu. Depuis, il ne put obtenir d’elle un second rendez-vous; elle le mesprisa, et Bellegarde acheva l’aventure” (1: 34). Le lecteur tant soit peu attentif se rappellera l’historiette de Bellegarde, qui précède presque immédiatement celle de la princesse. La préférence qu’elle lui accorde sur Givry indique clairement à quel point elle tient de ses ancêtres. Tallemant prend d’ailleurs soin de préciser que Givry était plus brave que Bellegarde (1: 35). Sa bravoure,

sa fidélité, et les mépris de Mlle de Guise le poussent à s'engager dans l'armée, où il se fait tuer. Tallemant ne manque pas de citer la dernière lettre qu'il écrit à Mlle de Guise, ajoutant avec admiration que "c'est un des plus beaux billets qu'on puisse trouver."

Vous verrez, en apprenant la fin de ma vie, que je suis un homme de parole, et qu'il estoit vray que je ne voulois vivre qu'autant que j'aurois l'honneur de vos bonnes graces. Car ayant appris votre changement, je cours au seul remede que j'y puisse apporter, et vais perir sans doute, puisque le ciel vous aime trop pour conserver ce que vous voulez perdre, et qu'il faudroit un miracle pour me tirer du peril où je me jetteray. La mort que je cherche et que j'attends m'oblige à finir ce discours. Voyez donc, belle princesse, ce que peuvent vos mespris, et si j'en estois digne (1: 35).

Lorsque le lecteur termine l'historiette de Mlle de Guise et entame la lecture de celle de Philippe Desportes, il se retrouve en pays de connaissance. Tallemant nous trace le portrait d'un jeune aventurier sans scrupules dans le domaine moral, artistique, et financier, qui s'introduit habilement à la cour de Henri III. Il est tout naturel de l'associer aux Guises, et c'est ce que fait Tallemant quand il précise que "Des Portes cependant quitta le parti du Roy pour suivre MM. de Guise, parce qu'il crut qu'inaffablement il succomberoit" (1: 38). Mais Tallemant rattache aussi Philippe Desportes à Mlle de Guise, Princesse de Conti, par le moyen d'une anecdote qui met en scène Henri IV.

Un jour le Roi lui dit en riant, en présence de Mme la princesse de Conty: "Monsieur de Tiron (c'estoit sa principale abbaye), il faut que vous aimiez ma nièce [le Roy appelloit ainsy Mme la Princesse de Conty, quand il vouloit l'obliger]; cela vous eschauffera et vous fera faire encore de belles choses, quoy que vous ne soyez plus jeune." La Princesse luy repondit assez hardiment: "Je n'en serois pas fâchée: il en a aimé de meilleure maison que moy." Elle entendoit la reyne Marguerite, que des Portes avoit aimé lorsqu'elle n'estoit encore que reyne de Navarre (1: 40).

Donc dans la trilogie M. de Bellegarde/M. des Termes, la princesse de Conty, et Philippe Desportes, la princesse est très naturellement placée, si on peut dire, entre deux hommes qui l'ont connue et courtisée,

tous les trois représentatifs d'une société malsaine qui exclut les braves tels que Givry et les envoie à leur mort.

Notre dernier exemple concernera les deux fils du duc de Guise, dont l'historiette est placée entre celle de Vauquelin des Yveteaux et du Baron du Tour. Le personnage de Vanquelin des Yveteaux, un des célèbres libertins et épicuriens du 17^e siècle, forme un contraste très clair avec celui du duc de Guise, qui représente, grâce à la destinée tristement célèbre de son père, le catholicisme intransigeant. Tallemant a une indulgence amusée pour le vicil épicurien, qu'il a connu vers la fin de sa vie et qu'il défend contre les accusations d'impiété (1 : 138). Et bien que Tallemant reconnaisse que des Yveteaux s'est mal comporté avec les femmes, le récit de sa dernière aventure prend un ton presque élégiaque, lorsque le vieux libertin recueille sous son toit la du Puis, une pauvre musicienne enceinte. Mais lorsqu'il aborde l'historiette des frères de Guise, le lecteur découvre que Charles de Lorraine, le frère aîné, a aimé et abandonné une jeune fille de Marseille adorée de toute la Provence. Sur son lit de mort, elle refuse dix mille écus que le duc de Guise lui envoie. "Elle dit au gentilhomme qui disoit les avoir tout prests, qu'elle remercioit M. de Guise, qu'elle ne vouloit rien prendre de personne, et encore moins de luy qu'un autre; qu'elle n'avoit gueres à vivre, et qu'en cet estat-là elle pouvoit se passer de tout le monde" (1 : 147). Cet incident, et quelques anecdotes sur la tendance du duc de Guise à se vanter de ses conquêtes amoureuses, suggère qu'en fin de compte il vaudrait mieux être aimée d'un vieux libertin tel que des Yveteaux que d'un catholique tel que Guise.

Tallemant insiste aussi sur la brutalité et la violence des Guise dans certains duels célèbres, qui ressemblaient davantage à des assassinats qu'à des duels. Le frère aîné a tué le comte de Saint-Paul avant que celui-ci puisse tirer son épée, et le frère cadet le Baron de Luz avant que celui-ci puisse descendre de carrosse. Si Tallemant dénonce cette violence ironiquement ("il tue un peu en prince"), il n'abandonne pas cette histoire de duel lorsqu'il passe de l'historiette des Guise à celle du Baron du Tour, qui est pour ainsi dire un anti-Guise. D'abord, Tallemant ne raconte aucune aventure amoureuse à son propos. Ensuite, il insiste sur le fait que le Baron du Tour est un

véritable dévot et un bon catholique, surnommé le père des pauvres. Et finalement, il fait comprendre que ce dévot est courageux au dernier point, qu'il ne recule jamais devant un duel, et que sa vaillance s'exerce, on s'y attend, aux dépens du duc de Guise. "Il fit belle peur à feu M. de Guise à Reims; car il mit l'espée à la main pour défendre Saint-Paul, et sans quelqu'un qui l'arresta, il alloit venger son ami" (I: 153). Le lecteur est ainsi amené à comparer les Guise à un vieux libertin et à un dévot courageux.. Le contraste, très évident, n'est pas à l'honneur des Guise, que Tallemant présente plutôt, pour reprendre l'expression de Molière, comme des dévots de cour, non pas de cœur.

L'exemple de la famille de Guise montre que les historiettes se suivent et se tiennent d'une façon cohérente, de plusieurs points de vue. Souvent Tallemant présente une suite très logique d'historiettes de personnages qui se sont connus, dans le cas de Bellegarde, de la princesse de Conty, et de Desportes. Cependant, il prend aussi plaisir à rompre la suite logique et à présenter des personnages qui frappent le lecteur surtout par le contraste très clair de leurs personnalités et de leurs destins, par exemple La Liquière-le duc de Guise-Mme Dalot, ou Vauquelin-le duc de Guise-le Baron du Tour. Le lecteur est tenu en suspens, ne sachant jamais de quelle façon Tallemant juxtaposera ses personnages. Le plaisir de l'imprévu et de la surprise font donc le charme de la lecture des *Historiettes*.

Allegheny College

ŒUVRES CITÉES

- Floock, Wilfried. *Esthétique de la diversité: Pour une histoire du baroque littéraire en France*. Trans. Gilles Floret. Paris: Biblio 17, 1989.
- Gaines, Jim. "Nobility and the Sexual Economy in the Historiettes." Actes d'& Athens: Actes du XXIV^e colloque de la North American Society for Seventeenth-Century French Literature, Athens, Georgia, 1-3 October 1992. Ed. Francis Assaf. Paris: Biblio 17, 1993. 79-90.
- Maigne, Vincenctte, éd. *Le Manuscrit 673*. Paris: Klincksieck, 1994.
- Tallemant des Réaux, Gédéon. *Historiettes* (éd. Adam). Paris: Gallimard, 1960-61.